

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 9

Artikel: Une ingrate
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Montreux, le 23 février 1868.

Monsieur le Rédacteur,

Soyez assez bienveillant pour accueillir dans les colonnes de votre *trop petit journal*, le renseignement suivant, à l'adresse de qui cela peut intéresser.

Il y a des truffes partout et le canton de Vaud en fourmille, il s'agit seulement de savoir les trouver. Tout savant qui douterait de cette affirmation n'aurait qu'à se présenter chez moi. Je me charge d'en ramasser, en sa présence, un plein chapeau, sous les murs du château du Châtelard.

La seule considération qu'il y ait à prendre sur la présence des truffes partout, c'est que, la nature du sol où elle croît, peut lui donner plus ou moins de parfum, et j'ajoutera que celles que j'ai trouvées au Châtelard sont aussi parfumées que celles du Périgord.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, les salutations très empressées de votre plus constant abonné.

ARMEROZ.

Une ingrate.

L'Europe se plaint quelquefois.

Pourquoi cela? je vous le demande.

N'est-ce pas la preuve évidente de son ingratitude?

On n'accorde, heureusement, aucune importance à ses plaintes importunes, et c'est tout au plus si les hommes sages qui président à ses destinées daignent de temps en temps lui prouver par quelques mots de réponse combien ses plaintes sont ridicules et mal fondées.

— Comment, lui disent-ils, vous vous plaignez, ma chère Europe, et une soixantaine de potentiels passent leur existence à s'occuper de vos intérêts, à vous épargner les sottises que vous ne manqueriez pas de commettre si vous étiez livrée à vous-même.

— Comment, vous vous plaignez, et tous les ans on augmente les impôts, afin d'assurer votre cher bien-être!

— Comment, vous vous plaignez, et les arsenaux regorgent d'engins de guerre destinés à vous faire jouir des douceurs de la paix!

— Comment, vous vous plaignez, et presque tous les hommes valides de chaque nation, transformés en soldats, quittent tous les printemps leurs foyers dans le but de veiller au maintien du bon ordre et de vous défendre contre les entreprises de voisins ambitieux!

— Comment, vous vous plaignez, et partout on a vaincu, refoulé la révolution menaçante, soit en Italie, soit en Pologne, soit en Espagne, soit même en Irlande!

Que vous faut-il donc, ingrate Europe?

N'êtes-vous pas la plus heureuse des quatre ou cinq parties du monde?

Ne jouissez-vous pas d'une civilisation admirable et d'institutions sagement réglementées, qui ont prévu chacun de vos mouvements, chacun de vos désirs?

Vous êtes heureuse, très heureuse, trop heureuse même, et si nous étions moins dévoués, votre ingratitude nous aurait poussés depuis longtemps à vous abandonner, sans guides, à tous vos caprices.

Mais nous, nous connaissons notre devoir, nous l'accomplissons jusqu'au bout et nous continuerons de faire votre honneur malgré vos protestations.

Voyez autour de vous, aucun de nous n'y renonce.

Le czar a-t-il retiré sa protection à la Pologne?

Et pourtant la Pologne a scandalisé le monde par sa perfidie et ses violences!

Le pape a-t-il renoncé à sa bienveillance pour l'Italie en général et les Romains en particulier?

Et pourtant Rome et l'Italie ont abreuvi de chagrins son cœur paternel!

Narvaez a-t-il renoncé à sa mission civilisatrice en Espagne?

Et pourtant l'Espagne s'est soulevée vingt fois et prétend qu'on la conduit au suicide par l'asservissement!

L'Angleterre a-t-elle renoncé à guider l'Irlande dans le sentier de la vertu?

Et pourtant l'Irlande sous le prétexte qu'elle crève de faim et qu'elle ne possède pas un pouce de son territoire, confisqué par les lords dans l'intérêt des grands principes tutélaires de la propriété, base de toute société, — l'Irlande conspire, crie et se plaint jusqu'au pied de la potence!

François II, lui-même, n'a pas renoncé à son affection pour les Napolitains.

Et pourtant les Napolitains lui ont prouvé je ne sais combien de fois qu'ils ne voulaient ni de sa personne ni de ses soins éclairés.

M. de Bismark n'a pas renoncé davantage à sa sollicitude pour quelques millions de Danois séparés de la mère-patrie.

Et pourtant ces malheureux, sans songer qu'ils afflagent le cœur sensible du ministre prussien, elabaudent toute la journée contre leur bienfaiteur, et demandent à s'en aller!

Que ceci, grincheuse Europe, vous serve de leçon. Vous pourrez vous plaindre, nous ne renoncerons jamais à vous dorloter, dussions-nous, pour vaincre votre résistance impie, recourir aux moyens extrêmes de la Sibérie, de la füssilade et de l'excommunication.

Qui aime bien châtie bien, et nous vous adorons.

Et comprend-on après cela que l'Europe ose parfois encore trouver que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles?

Le bonheur évidemment c'est de payer beaucoup d'impôts, d'entretenir beaucoup de soldats et d'appartenir à Narvaez, au pape, à Bismark ou aux lords.

Peut-on en douter d'ailleurs quand on l'assure, quand Narvaez l'affirme, quand le pape le publie dans toutes ses Encycliques, quand Bismark en est convaincu, quand les lords le soutiennent?

— Mais, répond l'Europe...

— Silence!... ou je cogne!

Le Charivari.

Deux chasseurs des environs de Lausanne discutaient l'autre jour sur l'aptitude plus ou moins grande qu'ont les chiens de chasse à rapporter. Chacun d'eux vantait les exploits de son chien d'arrêt.

Tout à coup, un monsieur les interrompant, leur dit :

— Tout cela n'est rien; j'avais un chien qui était tellement intelligent, que je n'aurais pas hésité à lui dire de me rapporter un tison enflammé.

Un éclat de rire accueillit cet exorde.

— Seulement, reprit le narrateur, je n'avais jamais eu l'occasion de le mettre à l'épreuve, lorsqu'un jour où j'affirmais devant quelques compagnons de chasse, ce que je viens de vous dire, l'un d'eux me mit au défit de prouver ce que j'avancais.

— Eh bien!

— Je pris un tison dans l'âtre, je le lançai dans la cour par la porte entr'ouverte et je criai : Marquis, apporte.

— Et il le rapporta?...

— Oui, Messieurs. Mon chien fut, en deux bonds, auprès du tison, le flaira, comprit que cela brûlait, se tourna, leva la jambe gauche... éteignit le feu, et, saisissant avec les dents le charbon éteint, vint le déposer à mes pieds!...

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.